

Robert ANDRE

LE GRAND PRIX DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE 1985

Eric MARTY, L'écriture du jour

Le "Journal" d'André Gide

(Seuil)

Pourquoi tenir son "Journal" ? Selon Eric Marty, l'entreprise aurait pour origine le livre de bord des marins. Le capitaine y consigne scrupuleusement des "insignifiances". Quoi de plus monotone en général et répétitif qu'une traversée ? Toutefois, on remarque aussitôt que ces *insignifiances* sont des observations susceptibles à tout moment de prendre valeur dès que l'événement exceptionnel surgit: tempête, naufrage, incendie, etc. L'enquête se servira du log-book comme on examine la *boîte noire* après les accidents d'avion. L'analogie est de surface. Jamais le capitaine ne confiera au livre ses états d'âme.

Voici ce que le journal, devenu "intime", engrange le plus souvent: des variations d'humeur, et il est difficile d'y prendre longtemps intérêt. Il faut avouer que l'ennui ressenti par Amiel contamine son lecteur. Par bonheur, d'autres recueils d'insignifiances réussissent à nous attacher. Celui de Stendhal recoupe son autobiographie, reflète les vicissitudes de sa vie amoureuse; celui de Gide n'est au fond qu'un lent apprentissage de soi-même, englobant à partir de là le projet de parvenir à se changer et à s'accepter, les deux verbes ne se contredisant qu'en apparence.

Ce Journal se situe en effet dans le prolongement de l'examen de conscience religieux; la démarche introspective a pour référence la culpabilité. Le propos surtout dans les années d'avant-guerre, et plus encore avant celle de 1914-1918, est presque constamment éthique. Au demeurant, le problème de l'oeuvre entière est celui des valeurs. Le Journal témoigne au jour le jour des tourments liés au conflit entre une éducation protestante et une exigence sensualiste de nature étrange, coupable au regard de cette éducation et de sa morale. Comment se libérer de l'un (changer), mais aussi faire basculer les valeurs du côté de ce qui était du domaine de la faute(s'accepter)? Nietzsche sert parfois de modèle au renversement. La hantise est de

parvenir au stade de non coupable; jamais de tirer jouissance de la culpabilité comme un G. Bataille dans ses textes érotiques.

Le Journal, entreprise à l'origine narcissique, deviendra ainsi dépositaire des avatars du combat, puis de la quête de ce couronnement éthique nommé sagesse. Cependant, dans la mesure où Gide demeure longtemps prisonnier de la morale primitive, transmise par la mère, celle-ci souveraine de la sexualité - Elle tourne, après examen, les pages interdites au cours des lectures, dans *Si le grain ne meurt* - l'écriture prend sens seulement par ce qu'elle omet ou n'aborde que par allusions plus ou moins réticentes. Marty a été de ce fait conduit à diviser son étude en ce qu'il appelle des *figures*: l'intime, le secret, autrui, la sincérité...

On a beaucoup discuté à propos de cette dernière. Je me demande si l'on n'y a pas greffé une fausse alternative. Sartre en paraît responsable quand il parle d'insincérité de la sincérité. (Voir l'analyse de *L'Être et le Néant*). En réalité, Gide se débat dans un conflit qu'il ne parvient pas à surmonter et qui engendre le poison du mensonge dont il a précisément horreur. La figure du *secret* s'y enchâsse, liée à la séparation radicale chez lui entre amour et désir, séparation qui forme aussi mystère. Avec Madeleine qu'il aime, il vivra dans la mauvaise foi, tandis que la morale maternelle rend la pédérasie invouable (A son égard, le mot serait préférable à celui d'homosexualité); elle ressortit au domaine de la *confession*, autre secret, mais par malheur dans le catholicisme. Ainsi Gide, longtemps, n'ira pas au bout de ce qu'il voudrait *s'avouer*.

Il faut y joindre une difficulté, à la réflexion étonnante. En principe, un Journal n'est pas destiné à être lu. On le tient pour soi ou pour un lecteur posthume (Stendhal, Claudel). Gide, lui, le publie!

Tout *l'intime* est exhibé, mais une intimité qui coûte à être dévoilée. Ainsi le solitaire qui rédige n'est jamais seul. Autrui se penche sur son épaule. Au fond qui empêcherait Madeleine de lire? Comment ne pas déguiser, éluder, déposer le secret sous le masque? : A mon sens tant que Gide sera ligoté par les interdits, coupable, le Journal va rester une discipline de mortifications assorties de ruses plus ou moins conscientes introduites par la structure narcissique de

la personnalité. (L'exhibitionniste prend plaisir dans sa honte).

Eric Marty cite ce passage: "J'écris sur ce petit meuble d'Anna Shackleton qui, rue de Commailles, se trouvait dans ma chambre. C'était là que je travaillais; je l'aimais parce que dans la double glace du secrétaire, au-dessus de la table où j'écrivais, je me voyais écrire; entre chaque phrase je me regardais; mon image me parlait, m'écoutait, me tenait compagnie, me maintenait en état de ferveur. Je n'avais plus depuis écrit à cette place. Je retrouve ces derniers soirs les sensations de mon enfance". (1907)

Citation judicieuse, fort révélatrice: nostalgie d'être soi-même et l'autre comme dans le soliloque enfantin; rémanence du stade du miroir où le narcissisme prend origine.

En réplique à cette bienveillante attention de l'image spéculaire, le Journal témoigne d'une constante attitude dépréciative en présence d'autrui. Tantôt Gide estime qu'il s'est mal tenu (énervement, mutisme), tantôt que son intelligence est inférieure à celle de l'interlocuteur. L'esprit de Cocteau l'agace. La conversation de Valéry l'éblouit. L'assurance granitique de Claudel l'accable: "Il a plus de santé, plus d'argent, plus de génie que moi" (je cite de mémoire). Presque jamais, il ne se sent en confiance, d'où un manque de "naturel" souvent relevé par ceux qui l'approchaient. Il y a une exception curieuse: le climat apaisé, détendu des visites à Proust dont précisément l'oeuvre ne sera jamais appréciée sans réserve !

Cependant, pas à pas, Gide parvenait à abolir le *secret*. Ce sera moins dans le Journal que dans ses annexes - *Numquid et tu*, *Corydon*, *Souvenirs*. Il s'assumait dans une autre gamme de valeurs. L'écriture au jour le jour n'est plus crainte et tremblement (Madeleine est morte). Elle reflète une sérénité en même temps qu'une préparation à la mort. Néanmoins celle-ci est redoutée dans la mesure où elle n'offrira plus à autrui qu'un ensemble objectif: plus d'ajouts susceptibles de modifier le jugement sur l'auteur. "Peut-être, désir, au dernier instant de rajouter encore quelque chose..." Ce sera, on le sait, une remarque sur la couleur du manteau de sa fille.

Il me semble qu'Eric Marty, en raison des principes un peu trop rigides de sa méthode, valorise à l'excès cette crainte. Des textes

comme *Thésée*, *Ainsi soit-il* témoignent pour la conscience d'une oeuvre accomplie, déposée. La fin fut très goethéenne.

Ce riche et subtil essai confirme ce que Paulhan écrivait à son fils Pierre: la constante préoccupation de Gide fut moins la littérature que la morale(*Choix de lettres*, tome I. Gallimard). Comment se conduire dans l'existence ? L'écriture en fut l'instrument, non la fin; celle du *Journal*, un incessant examen et contrôle de cette difficulté à vivre.